

Mesdames Messieurs, bonjour, je remercie les organisateurs de m'avoir invité à vous présenter ce travail sur les gynécologues et le genre. Je suis très heureux d'être parmi vous d'autant plus que je retrouve ici plusieurs amis de longue date, depuis mes études à la fac de Tours.

Ma légitimité pour vous parler de ce sujet vient de mon parcours. Gynécologue depuis 30 ans, j'ai vécu et exercé outre-mer, ce qui m'a incité à passer un DEA puis un doctorat en Anthropologie sociale il y a déjà 12 ans, en m'intéressant plus particulièrement à la situation et au statut des femmes principalement dans la Pacifique. L'anthropologie sociale est une discipline comparatiste qui étudie la diversité des sociétés humaines, en rejetant tout ethnocentrisme, sans considérer a priori le modèle social occidental comme meilleur que les multiples autres.

Je sais que vous êtes venus pour parler des couples infertiles, et la question du genre est effectivement impliquée dans la PMA. Mais, comme nous le verrons, la prise de conscience de la problématique du genre qui concerne bien évidemment les ambiguïtés sexuelles et les dysphories de genre, débouche également sur la question des violences faites aux femmes et tout simplement sur notre pratique médicale quotidienne au contact des femmes. J'espère donc susciter votre curiosité et vos questions.

En France, le CNGOF s'est intéressé indirectement à ce sujet, comme en témoignent les invités des derniers congrès annuels.

En 2013, Najat Vallaud Belkacem alors ministre des Droits des femmes, nous confirma son implication dans la lutte contre les violences faites aux femmes. Elle venait de promouvoir les ABCD de l'égalité, un programme de sensibilisation aux stéréotypes de genre, applicable dès l'école primaire, et destiné à lutter contre les différences d'orientation, scolaire puis professionnelle, que l'on constate entre filles et garçons.

En tant que gynécologues, la lutte contre les violences faites aux femmes fait partie de nos objectifs, mais jusqu'à présent, nos actions consistent essentiellement à améliorer la prise en charge des victimes. Si nous ne faisons que cela sans nous préoccuper des causes, les victimes seront de mieux en mieux assistées mais leur nombre ne se réduira pas spontanément. Lorsqu'une baignoire déborde il convient de sortir des serpillières, mais surtout de fermer le robinet ... Pour développer la prévention il convient de bien identifier les causes du problème et c'est justement ce à quoi s'attachent les études de genre dont nous allons parler.

Lors des journées nationales de 2014, Irène Théry fut invitée à nous présenter le rapport « Filiation, Origines, Parentalité » rédigé par 25 experts sous sa direction. Ce rapport remettait en question le modèle bioéthique français d'anonymat des géniteurs dans l'adoption et la PMA.

Il dénonçait une véritable « biologisation » de la filiation, faisant qu'on ne pouvait considérer qu'un seul père et qu'une seule mère, en imposant l'anonymat des donneurs de gamètes et la disparition des parents biologiques dans l'adoption plénière. Je ne détaillerai pas la loi de 2011 qui sera évoquée cet après-midi.

Le rapport préconisait de reconsidérer la parentalité, et de faire reposer la filiation avec tiers donneur sur un contrat d'engagement et de responsabilité, permettant même alors d'envisager et d'organiser une « GPA éthique » accessible également aux couples de même sexe.

Les législations encadrant la GPA sont variables selon les pays, mais il est maintenant facile de trouver une mère porteuse via Internet.

La filiation des enfants issus de GPA à l'étranger étant maintenant reconnue par la loi française, la possibilité d'avoir recours à cette méthode est donc désormais uniquement une question d'argent, établissant ainsi une injustice sociale.

L'existence de circuits d'adoption frauduleux n'interdit pas l'adoption légale, et concernant la GPA, les débordements constatés dans certains pays ne sont pas de bonnes raisons pour interdire définitivement une pratique encadrée en France.

Les législations encadrant la PMA sont également variables. En France elle n'est pas autorisée pour les femmes seules et les couples de femmes. Je vois régulièrement des femmes qui vont en Espagne ou en Belgique à leur frais, mais je vois aussi des femmes qui ne peuvent pas assumer ces frais, et qui ont recours via internet à des réseaux pour trouver un donneur et faire des inséminations sauvages non contrôlées, avec tous les risques que cela comporte.

Les changements institutionnels survenus en France depuis l'élection d'un président de gauche en 1981, ont évolué dans le sens d'une moindre discrimination des personnes et des couples homosexuels. Dépénalisation de l'homosexualité en 1982 (Robert Badinter), Pacte Civil Solidarité ouvert aux couples de même sexe en 1999 (Lionel Jospin), projet de mariage de couples homosexuels en 2007 (Ségolène Royale), et 2012 (François Hollande) et adoption de la loi en 2013.

Dès 2012, les Français se mobilisèrent en masse sur ces questions, en manifestant en deux camps opposés. Les uns favorables aux changements, soutenaient l'accession des couples de même sexe au mariage, à l'adoption et à la PMA. Les autres défendaient une conception traditionnelle de la famille où les enfants n'ont qu'une seule mère et qu'un seul père qui est un homme. Ils dénonçaient une « théorie du genre » niant les différences entre hommes et femmes, bouleversant l'acquisition de l'identité sexuelle des enfants, et mettant en danger le couple hétérosexuel et la famille traditionnelle, cellules de base de nos sociétés.

Alors qu'est ce que la parentalité ? Qu'est ce qu'une famille ? Je me permets une référence littéraire, Marcel Pagnol dans Fanny en 1932.

Marius : "Mais enfin, tu sais bien que l'enfant est mon fils..."

César : bien sûr que je le sais. Il te ressemble comme deux gouttes d'eau. Mais quand même lui, Panisse, c'est un peu son père... Cet enfant, quand il est né, il pesait quatre kilos... ceux-là, c'est sa mère qui les a faits. Maintenant, il arrive à sept... ces trois kilos de plus, c'est trois kilos d'amour (et pourtant, ça pèse pas bien lourd, l'amour). Moi j'en ai donné ma petite part... Sa mère en a donné beaucoup, naturellement ; mais celui qui a donné le plus, c'est Honoré. Et toi, qu'est ce que tu lui as donné ?

Marius : La vie !

César : les chiens aussi donnent la vie : pourtant, ce ne sont pas des pères...Et puis cet enfant, tu ne le voulais pas. La vie, ne dis pas que tu la lui as donnée : il te l'a prise."

Les mutations sociétales sont rarement acceptées sans remous par les opinions publiques. Nous ne sommes plus au temps des bâtards sans père et des filles mères sans mari, mais nous sommes désormais confrontés à de nouveaux changements sociétaux concernant la parentalité et la famille, et ceux-ci sont désormais plus directement liés au genre, bien que bâtards et filles mères le soit aussi comme nous le verrons. Il nous est nécessaire de bien

comprendre les problématiques en jeux, d'autant plus lorsque nous en sommes des acteurs essentiels.

Il existe de nombreuses sociétés qui ont d'autres modèles que la famille nucléaire ou la famille élargie, et le grand nombre de modèles sociaux existants dans les sociétés humaines répertoriées dans le corpus ethnographique peut nous aider à réfléchir sur nos propres dilemmes sociétaux.

En Afrique, près de quarante ethnies acceptent des mariages entre femmes. Une femme âgée mais sans descendance peut prendre une jeune femme pour épouse. L'une sera le chef du foyer, considérée comme mari et père des enfants que l'autre aura avec un ou plusieurs géniteurs extérieurs sans rapports sociaux avec la mère et les enfants. La femme-mari pourra alors transmettre ses biens à sa descendance qui s'occupera d'elle dans ses vieux jours. Même si dans ces cas il n'y a pas de relations sexuelles entre les deux femmes, une famille avec deux femmes et un tiers donneur nous rappelle nos débats sur la parentalité des couples lesbiens.

Les Na de Chine du sud vivent au sein du foyer matrilineaire. Il n'y a pas de mariage dans cette culture et la procréation, pour résumer, se fait lors de visites nocturnes de l'amant du moment. La notion de paternité n'est ni une évidence ni un fait important. Les hommes en contact avec les enfants sont essentiellement les frères des mères vivant au sein du même foyer.

Alors qu'est ce que le genre exactement ? Pour faire simple on peut dire que le sexe concerne le biologique et que le genre le social et le psychosocial. L'un fait la distinction entre mâles et femelles, l'autre entre masculin et féminin, entre les hommes et les femmes, au niveau du ressenti psychologique individuel mais aussi du comportement social.

Dans le règne animal, les mâles d'une même espèce ont les mêmes comportements quelle que soit l'époque ou les lieux dans lesquels ils vivent naturellement, et il en va de même bien sûr pour les femelles.

Cela n'est pas du tout le cas pour les humains. Par l'apparence ou les comportements, on n'est pas femme ou homme de la même manière au Japon et au Gabon, aujourd'hui et au Moyen-Age, ou selon qu'on soit ouvrier ou PDG.

Il existe des déclinaisons des genres différenciant aussi les hommes et les femmes entre eux par un ensemble de critères. Mais ces critères du masculin et du féminin sont variables d'une société à une autre, d'une époque à une autre, et même d'une classe sociale à une autre. Porter une jupe peut être compatible avec la masculinité à Fiji ou en Ecosse, mais pas au Texas. Se maquiller et danser en sautant pour séduire sa partenaire est normal pour les hommes Peuls mais pas pour les Afghans.

Même nos pratiques sexuelles, que nous pensons intimement liées à notre identité profonde, sont déterminées culturellement. L'initiation d'un jeune éphèbe au plaisir sexuel était une pratique masculine traditionnelle normale pour les pères de famille de la Grèce antique mais qui aujourd'hui ne fait plus partie des critères de masculinité.

Les activités traditionnelles aussi varient sans aucune justification biologique. En France, c'est seulement depuis 1982 que les hommes peuvent devenir sages-femmes et les femmes Générales de l'armée française.

La manière d'être un homme ou une femme, varie donc dans le temps et l'espace selon des facteurs culturels. Ces variations sont-elles totalement contingentes ou bien y-a-t-il des traits universels marqueurs incontournables d'un genre et liés ou pas au sexe biologique ? Nous reviendrons sur ce sujet plus tard.

En 1949, Simone de Beauvoir écrit « *On ne naît pas femme on le devient* ». Elle exprime ainsi le concept du genre à travers la philosophie existentialiste de Jean-Paul Sartre. L'existence précède l'essence. Naître de sexe féminin est un fait qui précède l'apprentissage du rôle que la société attend des femmes.

La première mention du mot genre dans cette acception est faite en 1955 par John Money et Robert Stoller qui animent le Gender Institute à Baltimore. Ces professeurs de l'université John Hopkins, évoquent une identité de genre pour signifier qu'un individu de sexe masculin peut se ressentir comme un femme dans un corps d'homme, au point de vouloir transformer ce corps par les hormones et la chirurgie, changer de sexe pour que son apparence physique et sociale soit en conformité avec son identité psychique.

Pour le Pr Money cette identité de genre ne s'acquiert pas avant l'âge de 2 ans. Lorsqu'en 1966 un accident de circoncision détruit le pénis de Bruce Reimer qui a 9 mois, il propose une hormonothérapie après orchidectomie, et à 22 mois Bruce devient Brenda, élevée par ses parents comme une fille, alors que son jumeau Brian est élevé selon son sexe masculin de naissance. En 1972, Brenda a 6 ans lorsque Money publie un livre où il affirme le succès de sa théorie du genre : « seule l'éducation fait d'un jeune être humain un sujet adulte masculin ou féminin ». A l'adolescence Brenda ne se sent pas « fille » et ses parents lui révèlent son histoire. Brenda change d'hormonothérapie, fait retirer ses implants mammaires, devient David, puis subira deux phalloplasties. Malgré cela son malaise grandit et il se suicide en 2004 à 38 ans. La « théorie du genre » totalement discréditée n'est d'ailleurs plus mentionnée que par les détracteurs du concept.

Le genre psycho-social n'est pas un invariant biologique mais a-t-il un lien avec le sexe biologique et si oui lequel ? Qu'est ce qui est inné, biologique, qu'est ce qui est acquis, social et culturel ? C'est là tout le problème et c'est ce qui oppose deux écoles :

Pour certains, la nature a créé deux sexes avec des différences naturelles, biologiques, physiques et psychiques, produisant deux « essences », masculine et féminine, différentes et complémentaires, régissant les comportements de chaque sexe. A chaque sexe correspondrait un seul genre.

Cette conception dite naturaliste, essentialiste, différentialiste, est celle de la psychologie évolutionniste, héritière de la sociobiologie pour qui les humains comme les animaux répondent instinctivement à des déterminismes biologiques sélectionnés par l'évolution. Les humains se comportent en mâles et femelles, choisissant le meilleur géniteur pour les femmes et disséminant au maximum leurs gènes pour les hommes.

J'insiste sur cette tendance car elle est popularisée par les livres et les pièces de théâtre comme « les hommes viennent de Mars, les femmes viennent de Vénus ». Et comme chacun connaît des situations qui correspondent à ces exemples, il est facile de passer de la constatation d'un fait culturel, à la croyance qu'il s'agit d'un fait universel résultant d'un déterminisme biologique irrépressible et inéluctable.

Pour d'autres, la variabilité du genre est la preuve indiscutable de sa construction sociale. C'est la conception constructiviste pour qui la spécificité de l'homínisation fait que les déterminants principaux de nos comportements sont la socialisation et de la culture. Les hommes et les femmes ont plus de ressemblances que de différences, et les légères différences biologiques ne justifient pas les différences sociales qui existent. Cette conception est dite égalitariste ou universaliste.

Les constructivistes ne nient pas l'existence de différences naturelles, mais considèrent que le genre est surtout construit, en accentuant d'ailleurs les différences « naturelles », comme nous le verrons plus loin.

Les concepts naturalistes sont vérifiés pour certains animaux, mais pas tous, et on peut surtout objecter que les humains ne sont pas des animaux comme les autres. La possibilité de relations sexuelles sources de plaisir partagé en dehors des périodes d'oestrus, est une spécificité des humains et des bonobos, et cela change la signification des relations entre les sexes. Oui nous avons 98% de gènes communs avec les chimpanzés, mais ce qui importe ce sont les 2% de différences.

Les combats de mâles pour la conquête des harems de femelles nous rapprochent de notre animalité et de la loi du plus fort que les humains récusent en établissant la primauté de la justice et du droit, avec des lois basées sur la morale ou l'éthique et établies pour protéger les faibles. Il est plus probable en fait que la réalité englobe toujours les deux approches.

Mais avant de considérer le genre, est-ce que définir le sexe lui-même, est si simple que cela ? Il n'y a qu'à voir les difficultés pour déterminer les critères à retenir pour savoir si les athlètes soupçonnées de ne pas être de « vraies femmes » le sont ou ne le sont pas, pour comprendre que ce n'est pas si simple.

Le sexe résulte d'un ensemble de données et parfois tous ces éléments ne sont pas en concordance. Dans le syndrome d'insensibilité complète aux androgènes, des personnes au caryotype 46 XY seront déclarées de sexe féminin et malgré un caryotype masculin et un taux élevé de testostérone, elles deviendront des femmes de genre psychique et social parfaitement féminin, pourront avoir une vie sexuelle avec un homme, se marier, mais pas avoir d'enfant naturel.

Le sexe est considéré comme une notion binaire qui permet en France d'avoir un numéro de sécurité sociale qui ne peut commencer que par 1 ou 2. Un code civil ayant plus de 2 siècles impose la déclaration dans les trois jours du sexe des nouveau-nés. Depuis 2011 seulement, il est possible devant une ambiguïté sexuelle à la naissance, de demander un délai pour la déclaration du sexe.

Mais ce délai est limité dans le temps, et en cas d'ambiguïté sexuelle il fallait parfois trancher parfois par une chirurgie de réassignation précoce et irréversible, que les associations de personnes intersexuées dénoncent comme une véritable mutilation sexuelle.

Elles revendiquent la possibilité de déclarer un état sexuel indéterminé, sans limite de temps, pour éviter ces chirurgies faites sans l'avis des intéressées, et il est désormais possible de retarder médicalement la puberté pour laisser le temps d'obtenir l'avis des adolescents concernés.

La demande existe aussi de ne pas être réduit à ce choix binaire et de tolérer tous les états indéterminés, en dehors des cas pathologiques nécessitant un traitement urgent.

En France, la décision d'autoriser la mention de sexe neutre a été appliquée en août 2015 pour modifier l'état civil d'un adulte de sexe indéterminé, mais cette décision a été invalidée en mars 2016. La cour de cassation doit donner l'ultime réponse au mois de mai prochain.

Mais sur tous les continents il existe des cultures qui reconnaissent plus de deux genres, au sein de minorités totalisant parfois plus d'un million d'individus comme les Hijras en Inde et au Pakistan. La plupart sont des hommes biologiques qui adoptent des comportements féminins, mais il existe des cas plus rares où c'est l'inverse.

On parle de 3^e genre car, comme dans le cas des mahu tahitiens que je connais bien, ces hommes qui ne se reconnaissent pas dans les critères de la masculinité traditionnelle et qui adoptent certains comportements féminins, ne prétendent pas et ne veulent pas être des femmes. Cela a toutefois changé avec le tourisme, la mondialisation et les possibilités hormonales et chirurgicales de transsexualisme.

Pour les Inuits, les nouveau-nés sont la réincarnation d'un parent qui vient de décéder. Une petite fille bébé pourra être investi de l'identité par exemple de son grand-père, on lui donnera un nom de garçon et elle sera élevée et considéré comme un garçon jusqu'à la puberté où elle reprendra progressivement son genre de naissance.

De plus en plus de pays adaptent leur législation concernant l'intersexualité et les réassignations de sexe, qu'elles soient d'origine biologique ou « psycho-sociale » et plusieurs pays ont validé un troisième genre sur leurs papiers d'état civil. L'utilité d'une telle mention sur les papiers d'état-civil est d'ailleurs controversée, a fortiori depuis la légalisation autorisant le mariage des personnes de même sexe.

En 1990, Judith Butler théorisa une nouvelle interprétation des relations entre sexe et genre. Pour la philosophe américaine, à l'opposé des conceptions naturalistes, le genre est une représentation, *a performance*, un rôle, qui peut varier. Pour elle, ce sont la construction du genre et les modèles sociaux qui déterminent la binarité attendue du sexe biologique, alors que le sexe, comme nous l'avons évoqué, connaît des variations, et que le genre lui-même n'est par définition ni binaire ni fixe.

Dès les années 70, la « libération sexuelle » avait entraîné la sortie des placards de minorités sexuelles, amenant la notion de genre sur le devant de la scène publique. La liste de ces minorités ne cesse de s'étendre, LGBT QI, Agenre etc., mais ces qualifications recouvrent un regroupement hétérogène de situations dont le point commun est principalement le conflit avec « l'hétéronormativité », norme sociale dominante qui ne reconnaît que deux genres - chaque genre déterminé par un sexe - et une seule sexualité considérée comme « normale » : l'hétérosexualité.

A la notion statistique de normalité, s'est substitué un ordre moral héritier de l'opprobre religieuse sur les sexualités non procréatrices et qui se présente comme le garant d'un ordre naturel, biologique et sain. Dans certains pays, ces « marginalités dérangeantes » sont considérées comme anormales ou pathologiques et sont parfois réprimées par l'emprisonnement et même la peine de mort dans une dizaine de pays.

En Occident, le genre est désormais largement médiatisé, mais l'homosexualité n'est dépénalisée que depuis 1982 seulement et n'est plus répertoriée comme un trouble psychiatrique que depuis 1992, et les discriminations persistent encore.

Nos sociétés ne sont pas encore organisées pour les personnes qui sortent de la norme binaire du numéro de sécurité social et des papiers d'identité et qui doivent témoigner d'une unité entre apparence et identité, compliquant la vie quotidienne de ceux qui y dérogent.

Revenons maintenant à notre question précédente, y-a-t-il un lien et lequel entre sexe et genre ? C'est ce qu'étudient les études de genre. Cette véritable discipline universitaire revisite les sciences humaines et la biologie par exemple, décrypte ce qui est construit dans le genre en démasquant les biais ethnocentriques et androcentriques qui ont déformé la vision scientifique et formé les idées reçues sur bien des points relatifs aux femmes et aux hommes.

Voyons quelques exemples. Sur le plan des différences biologiques, il semble établi, au delà des controverses, qu'en matière d'aptitudes et de comportements, les variations entre individus sont bien plus importantes que les différences moyennes entre les sexes. Parcours personnels et expériences sociales sont plus marquants que les influences hormonales. Les hormones d'Angela Merkel et de Christine Lagarde ne semblent pas avoir exercées d'influences délétères par rapport à celles de leurs homologues masculins tels Silvio Berlusconi ou Dominique Strauss Khan !...

Pour l'anthropologie structurale, le culturel organise le genre en provoquant la complémentarité entre les sexes et par là même leur interdépendance. Selon Claude Lévi-Strauss, les trois piliers du social humain donc de l'humanité sont la prohibition de l'inceste, le partage des tâches et une forme d'union formalisée. Les systèmes d'alliance et de parenté transforment ainsi la sexualité biologique entre mâles et femelles en rapports sociaux entre hommes et femmes, et surtout entre groupes humains du fait de l'interdit de l'inceste qui impose des unions en dehors de son propre clan, entraînant alliances ainsi que brassage génétique et culturel.

Les différences biologiques entre hommes et femmes existent bien et ne sont pas contestées, mais elles sont largement majorées par le social, par exemple en décourageant tout ce qui les minimiserait. Les filles qui voudront se livrer à des pratiques réputées masculines comme l'haltérophilie ou la boxe, seront moins encouragées par leur entourage que celles qui feront des choix traditionnels comme la danse.

Bien des différences que nous pensons exclusivement biologiques et naturelles subissent des influences culturelles indéniables. Tout comme la musculature, la différence de 13 cm de stature n'est pas seulement soumise à l'influence des hormones et à l'âge différent de la puberté qui soude les cartilages de croissance, mais aussi à une sélection culturelle, dite « genrée », par une alimentation différente pour les hommes et les femmes. Elle est également influencée par la sélection sexuelle :

Le choix de son « objet d'amour » ne se fait pas de manière aléatoire ou purement sentimentale. Les études sociologiques montrent clairement que les couples hétérosexuels sont formés, pas exclusivement mais très majoritairement, d'hommes plus âgés, plus grands, plus riches et plus éduqués que leurs compagnes. L'inverse existe mais reste l'exception.

Pour la sociologie et l'anthropologie, la construction de différences, de complémentarités et d'oppositions n'a de sens que par la création d'une hiérarchie entre masculin et féminin, servant à établir des relations de pouvoir entre hommes et femmes.

La psychanalyse est fondamentalement essentialiste. Je ne me lancerai pas ici dans une critique de cette discipline qui a été l'objet de nombreuses controverses, notamment celle de Malinowsky remettant en cause l'universalité du complexe d'Œdipe, mais je retiens la thèse de Jean Cournut pour qui le féminin est anxiogène pour le masculin. Il différencie féminin maternel, capacité de porter des enfants et certitude de sa maternité, et féminin sexuel, possibilité de feindre l'orgasme et pouvoir potentiel de mettre en échec l'érection masculine.

Toutes ces occurrences sont menaçantes pour le masculin, et des schémas sociaux et relationnels rassurants auraient été privilégiés par la plupart des sociétés humaines et sélectionnés par l'évolution. Par exemple construire la libido des femmes comme étant moins impérative et pulsionnelle que celle des hommes, plus liée aux sentiments qu'au désir sexuel brut, est certainement moins anxiogène pour les hommes que le scénario inverse.

Ces analyses sont en tout cas opérantes pour les sociétés patriarcales. Incapables de mettre au monde leurs enfants, les hommes compensent leur rôle réduit dans la procréation en s'assurant la maîtrise de la filiation par le contrôle des femmes. Ils substituent leur Nom et « la loi du père » à l'évidence biologique de la maternité, tout en s'assurant de leur paternité biologique par un contrôle sur la sexualité des femmes, entre autre en les confinant au domaine domestique du foyer.

L'Orestie est le mythe grec illustrant ce passage de la filiation naturelle maternelle à la loi du père. Oreste a tué sa mère Clytemnestre. Il est poursuivi par les Erynies, mais Athéna le sauve car s'il a tué sa mère c'est pour venger son père Agamemnon tué par sa femme adultère. La mère est mère par la biologie. Le père est père par la loi. L'attentat à l'alliance légale et au droit du père devient plus important que la filiation biologique maternelle.

D'autres solutions grecques de relégation des femmes ont eu moins de succès, mais on peut y voir la place attendue pour les femmes dans les sociétés patriarcales. Les religions du livre véhiculent cette hiérarchie des genres mais elle est inscrite dans la quasi totalité des héritages culturels.

De nos jours en Occident les femmes ne sont enceintes en moyenne que 18 mois au cours de leur vie et n'allaitent que quelques mois. Pourtant en raison de cette courte astreinte biologique au service de l'espèce, les femmes en général, sont assignées à l'élevage des enfants et par extension aux soins aux personnes du foyer et aux travaux domestiques, « Comme si avoir des seins obligeait à faire toute sa vie la vaisselle » (Roger-Pol Droit).

Cette assignation domestique des femmes est revendiquée au nom de la nature, des différences entre hommes et femmes, pourtant la situation des femmes occidentales a progressé de manière radicale depuis 60 ans par des changements sociaux qui n'ont rien à voir avec leur biologie, en dehors du contrôle des naissances qui a été un facteur déterminant de cette véritable révolution anthropologique, et dont nous sommes des acteurs importants.

Partout dans le monde les femmes sont soumises à des « handicaps sociaux ». Cela nous saute aux yeux dans les formes exotiques et flagrantes comme les Chinoises aux pieds « bandés », les « femmes girafes » de Birmanie ou les « femmes à plateaux » du Soudan. Ces coutumes

prennent pour prétexte un idéal de beauté féminine mais constituent des mutilations et handicaps par rapport à la liberté des corps masculins non contraints.

Dans le monde occidental le même alibi de beauté féminine a servi pour l'usage des corsets qui comprimaient les corps, provoquaient des malaises et déformaient le squelette, ou des crinolines qui gênaient les mouvements et ont entraîné nombre de mortes lors des incendies.

Dans nos sociétés actuelles, les jupes courtes et serrées, les talons aiguilles et les ongles longs, ne sont que des formes contemporaines atténuées de ce même phénomène. Si des femmes doivent souvent demander de l'aide pour changer une roue de voiture, c'est que non seulement on apprend rarement aux jeunes filles à le faire, mais qu'en jupe et talons aiguilles même un garagiste y parviendrait moins facilement que dans sa panoplie d'homme.

Le sexisme est flagrant dans ses formes radicales mais se décline plus fréquemment de multiples manières plus subtiles, par des assignations stéréotypées, visibles par exemple dans les publicités commerciales qui regorgent de clichés sexistes combinant le symbolisme subliminal et les clichés moins subtils.

Les femmes y sont dépeintes comme des sujets imparfaits, mais surtout comme des objets et des objets sexuels, sans qu'il soit concevable d'inverser les genres en mettant des hommes à la place des femmes dans ces représentations qui reflètent la doxa de la société patriarcale.

Toute la pensée humaine s'organise sur des dyades d'oppositions, jour/nuit, chaud/froid, sec/humide, etc. qui s'associent les unes avec les autres, comme jour clair sec et chaud, et nuit sombre froide et humide. Le masculin se construit aussi en opposition avec le féminin, et l'homme est du côté du jour, du sec, de la culture et de l'esprit, la femme du côté de la nuit, de l'humide, de la nature et du corps.

La caractéristique des cultures patriarcales est d'ajouter une hiérarchie entre ces genres opposés, construisant un sexe fort en opposition avec un sexe faible. C'est cette hiérarchie que Françoise Héritier a nommé la « valence différentielle des sexes » et que les études de genre n'en finissent pas de démasquer dans tous les domaines scientifiques et autres car cette relation hiérarchique s'insinue dans tous les domaines.

Dans le langage, tout ce qui est féminin est minoré, péjoré et sexualisé. Un seul exemple, une « entraîneuse » n'est pas l'homologue féminin d'un « entraîneur ». Au XVII^e siècle il était possible de dire « ces garçons et ces filles sont belles » en raison de l'accord grammatical de proximité entre adjectif et substantif. L'Académie française révoqua cette règle en raison de « la plus grande noblesse du masculin » qui devait désormais l'emporter sur le féminin.

De ce fait, en France l'usage des noms féminisés pour des fonctions valorisées a périclité. Au Québec on dit toujours une écrivaine, mais deux sociétaires de l'Académie française ont protesté « C'est le vain d'écrivaine qui me gêne », montrant qu'ils n'entendaient même pas le vain d'écrivain !

Le langage reflète la réalité de la hiérarchie des genres dans nos sociétés, mais notre langage structurant notre pensée réflexive, il devient porteur d'une hiérarchie insoupçonnée qu'il reconstruit en s'énonçant.

Seul le masculin peut représenter le transcendant, l'universel. Lorsqu'on dit les droits de l'Homme on parle de l'humanité. Lorsqu'on utilise le mot femme on ne parle que du spécifique. Le langage est le reflet mais aussi l'agent du sexisme.

Il existe deux dénominations pour les femmes, selon qu'elles soient potentiellement épousables ou pas, Madame ou Mademoiselle, alors qu'il n'y a qu'une seule manière de nommer les mâles. Cela constitue une assignation totalement invisible pour ceux qui emploient ces mots de tous les jours sans les analyser, mais cette différence est chargée de sens et d'inégalité. Il ne serait d'ailleurs pas envisageable de faire cette différence pour les hommes.

Il existe même une forme de discrimination qui est considérée comme une marque de respect pour les femmes. Si on examine avec recul ce qu'on appelle la galanterie, on constate qu'il s'agit d'un ensemble de stéréotypes renforçant les préjugés de complémentarité entre un sexe faible et un sexe fort, entre des princesses et des princes charmants. Ce mode de relation discriminante est donc qualifié de sexisme bienveillant.

Faire le tour d'une voiture pour ouvrir la portière à une femme peut être considéré, au sein d'une relation privée, comme une marque d'attention et de déférence, mais signifie quand même qu'une femme est un être plus fragile qu'un homme pour qui on ne ferait pas ce geste à moins qu'il soit malade ou handicapé. Au restaurant, donner aux femmes des cartes sans les prix leur signifie bien que le pouvoir économique est dévolu aux hommes. Comment demander ensuite à ces hommes des comportements égalitaires comme le partage des tâches ménagères ?

Même la façon de parler des violences est partisane puisqu'on ne parle que des femmes victimes. *Bertrand frappe Marie*, devient *Marie est frappée par Bertrand*, puis *Marie est une femme battue*. Le problème initial, principal et récurrent qui est la violence des hommes a disparu de l'énoncé et sera donc ignoré, et la construction de cette masculinité agressive n'est jamais mise en cause.

En 2015, le Dr Denis Mukwege vint témoigner et nous faire part de sa grande et tragique expertise dans la réparation des viols de guerre que subissent femmes, filles, fillettes et bébés au Kivu en République Démocratique du Congo. Il a publié une étude réunissant plus de 200 cas de viols avec plaie urinaire ou digestive sur des fillettes de moins de 5 ans.

L'oppression des femmes nous est facilement visible lorsqu'il s'agit des formes extrêmes comme celles-ci ou de celles qui surviennent en dehors de notre propre culture. Mutilations sexuelles, projections d'acide et crimes d'honneur, sort des femmes sous les Talibans Afghans, Boko Haram ou l'Etat Islamique, tout cela nous saute aux yeux et nous révolte à juste titre. Repérer les inégalités dans notre propre culture est beaucoup plus difficile car leurs formes familières nous les rendent peu ou pas visibles.

Nos démocraties occidentales furent établies selon des principes égalitaires, mais dès le début les femmes en furent exclues. L'asymétrie aux postes de responsabilité tout comme les écarts de salaires à compétence égale sont des discriminations bien moins lourdes de conséquences que les violences que nous avons citées, mais elles témoignent de réelles inégalités sociales entre femmes et hommes. A ce rythme l'égalité salariale ne serait pas atteinte avant au moins 150 ans.

Plus de 120 femmes meurent chaque année en France sous les coups de leur compagnon, et ces meurtres, comme les 86 000 viols annuels estimés, restent noyés comme un bruit de fond dans le vacarme médiatique, mobilisant à peine l'attention publique 2 jours par an. Ces journées devraient être consacrées à évoquer les luttes qu'il a fallu mener contre les violences et pour les droits des femmes, mais sont détournées en journée ou semaine de La Femme, avec atelier beauté, promotion sur la lingerie ou sur les fleurs comme pour la fête des mères, ou la saint valentin.

Dans les années 70, à la suite des luttes féministes, 1975 avait été décrétée par l'ONU année internationale de la Femme. Les temps changent et les nobles cause aussi et 2016 a été... l'année des légumineuses !

Les conséquences des inégalités sociales que nous avons décryptées sont certes moins directement délétères que celles des formes violentes qui nous choquent, mais des études montrent qu'il existe un véritable continuum entre ce que le sociologue Pierre Bourdieu appelle la violence symbolique, invisible pour la plupart, et la violence agie que nous voyons et que nous dénonçons. Il n'y a, en fait, qu'une simple différence de degré et non de nature entre toutes ces pratiques qui façonnent un contexte sexiste et forment un mode relationnel inégalitaire, imprégnant insidieusement les esprits dès l'enfance.

Bourdieu a bien montré qu'en plus, la naturalisation de ces différences sociales, prétendre qu'elles témoignent de différences biologiques et donc inéluctables, contribue à rendre les inégalités plus acceptables et même souvent complètement invisibles pour la plupart des gens. Il nomme « soumission enchantée » le fait que des femmes elles-mêmes cautionnent des pratiques inégalitaires et injustifiées, comme les mères qui réclament l'excision pour leurs propres filles.

Alors comment améliorer les choses ? Il y a désormais des Diplômes d'université consacrés à la prise en charge des maltraitances, et notre profession se mobilise contre les violences faites aux femmes en les assurant de notre soutien jusqu'à présent exclusivement dans la prise en charge des victimes.

A l'inverse parfois ce sont les soignants qui sont maltraitant et de plus en plus la parole se libère sur Internet et dans les médias grand public. Si certaines critiques sont très excessives elles ne sont pas toutes et toujours dénuées de tous fondements et pour l'instant nos professions n'ont pas fournies de réponses adéquates.

Alors y a t il des raisons d'espérer ? D'abord il faut souligner que si les sociétés patriarcales sont largement majoritaires dans le monde, il existe encore à l'heure actuelle une vingtaine de sociétés matrilineaires, beaucoup moins oppressives pour les femmes et qui témoignent de l'existence d'autres modèles viables de social humain. Ces sociétés matrilineaires mais jamais matriarcales, ne reproduisent pas les critères iniques d'inégalités qui caractérisent les sociétés patriarcales. Les injustices liées au genre ne sont donc pas inéluctables.

De notre côté, il faut que nous, gynécologues, réalisons qu'en choisissant cette spécialité, nous nous sommes engagés à nous consacrer au mieux être des femmes. Nous sommes témoins de leurs problèmes, de leurs projets, de leurs joies et de leurs peines. Nous constatons leur force, leur courage, leur résilience. Nous sommes proches d'elles pour les aider à mieux vivre, sans douleurs ou saignements inopinés, sans grossesses non désirées, sans bouffées de chaleur, sans incontinence, pour les aider à réussir leur vie sexuelle et leur projet familial pour

celles qui en ont. Nous sommes des acteurs de leur émancipation et je ne connais pas d'activité potentiellement plus féministe que la nôtre, à condition que le pouvoir médical s'exerce dans l'empathie et non pas dans l'emprise.

Lutter contre les violences faites aux femmes nécessite comme je l'ai dit de lutter contre les causes de cette violence. Je pense que la sensibilisation à la problématique du genre fait partie des notions à inculquer à nos étudiants, et je compte sur vous pour relayer ces messages. Je vous remercie de votre attention.

Bibliographie

La domination masculine. Pierre Bourdieu. Paris : Le Seuil Points, 1998.

Masculin Féminin. La pensée de la différence. Héritier Françoise. Paris : Odile Jacob, 1996.

Masculin Féminin II. Dissoudre la hiérarchie. Paris : Odile Jacob, 2002.

Pourquoi les hommes ont peur des femmes. Jean Cournut. Paris : PUF Le fil rouge, 2001.

Une société sans père ni mari. Les Na de Chine. Cai Hua. Paris : PUF Ethnologies, 2000.

Trouble dans le genre. Judith Butler. Paris : La Découverte, 2006. Bruce Brenda et David. John Colapinto. Paris : Denoel Impact, 2014.

Cerveau, sexe et pouvoir. Catherine Vidal. Paris : Belin Alpha, 2015.

Dictionnaire de l'ethnologie et de l'anthropologie. Pierre Bonte. Paris : PUF, 1992.

Une maison sans femme est une maison morte. Nicole Claude Mathieu. Paris : Éditions de la Maison des sciences de l'homme, 2007.

La domination des femmes à Tahiti. Patrick Cerf. Papeete : Au Vent des Iles. 2007.